

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,
Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 26. — Combat d'Armea, par le général Manco, contre les Autrichiens (1794).

“ Prise de Bossut, par le général Charbonnier, contre les Autrichiens (1794).

“ Prise de Courtrai, par le général Souham, contre les Autrichiens (1794).

“ Combat de la Crête Roqueluche, par le général Manco, contre les Espagnols (1794).

MONTEVIDEO.

Nous ne publierons pas la traduction de l'article du *British-Packet* que nous avons annoncée, parce que le *Nacion* l'ayant fait avant nous, nous ne voulons pas faire de double emploi.

Nous avons promis de ne plus attaquer M. le consul au sujet de l'affaire des 30 Basques, et au sujet de sa lettre à M. de Lurde du 13 avril courant. La conduite de ce fonctionnaire est tellement riche en fautes capitales, que nous avons largement à choisir; puisqu'il semble prendre à tâche de nous embarrasser par l'accumulation de ses bévues, nous nous appesantirons sur les plus palpables et les plus grossières.

M. le consul met cavalièrement à la porte ceux de nos compatriotes qui se présentent chez lui, sous le prétexte qu'ils ont pris les armes, et que dès-lors ils sont en dehors des lois françaises. Il a proposé à d'autres, au lieu de les appuyer auprès du gouvernement actuel de la République Orientale, de les adresser directement à *Orbe* avec des lettres de lui qui provoqueraient une satisfaction immédiate. Il a écrit sur la porte de son cabinet consulaire l'inscription que *Dante Alighieri* place sur les portes des enfers: *Lasciate ogni speranza (laissez de côté toute espérance)*.

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

MOSAÏQUE.

II.

Après la déplorable capitulation du général Dupont à Baylen, Madrid avait dû être évacué par les troupes françaises, et Joseph Bonaparte s'était retiré à Burgos pour y attendre des secours de l'empereur son frère. A la nouvelle de cet événement, Napoléon jugeant parfaitement de la gravité des circonstances, résolut de frapper l'Espagne de terreur par un de ces coups qu'il savait porter si à propos. La garde impériale traversa la France en poste, et lui-même, franchissant les Pyrénées, s'avança à pas de géant en refoulant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. A Sommo-Sierra, l'ennemi était retranché sur la montagne; mais tandis que notre infanterie montait à droite et à gauche, les lanciers polonais escaladaient pour ainsi dire avec leurs chevaux

M. Pichon rétrécira tellement le cercle de la nationalité française, il l'entourera de tant de restrictions, il la circonscritra dans de telles limites, qu'il finira par être le seul Français résidant à Montevideo (selon lui, bien entendu.)

Quoiqu'il fasse, il ne nous empêchera pas de poursuivre vigoureusement notre œuvre, et, Dieu aidant, de la mener à bonne fin. Nous dédaignons les épithètes dont sa grandeur a bien voulu nous honorer parce que nous savons que toutes ces insultes lui retomberont un jour sur la tête, et que, sans compter la punition de ses remords, il en subira une autre plus grave pour lui et plus positive pour nous. Qu'il marche donc en pleine liberté dans les voies tortueuses de sa politique insolente seulement envers les Français! Le jour de notre sainte bataille approche de minute en minute; et après la victoire, qui n'est pas douteuse, sonnera enfin l'heure des révélations, et bien des turpitudes seront dévoilées.

Nous le respectons jusqu'au bout, nous domptons les légitimes instincts qui nous aiguillonnent, parce qu'il ne faut jamais marcher sur un représentant français, fut-il dans la boue.

Mais il est d'autres individus, qui, mesurant leurs compatriotes à leur aune, ont traité de canailles ceux qui aujourd'hui portent volontairement le fusil. Jusqu'ici il y a eu et il devait y avoir indulgence: la tolérance permet à la rage impuissante les premiers transports de son dépit retentissant. Les opinions sont libres; elles ont été respectées jusques dans leurs plus grands écarts. Arrière aujourd'hui toutes les âmes mauvaises, grangrenées de rancune grossière et de sentiments empoisonnés! Assez long-temps les *roquets hargneux* ont aboyé de loin sans mordre sur les dogues paisibles et forts! Silence à ces voix isolées, insolentes et lâches! Nous ne voulons pas de réaction; et les *canailles* ne pardonneront plus.

Un sang généreux coulera bientôt sur un

une route percée en spirale, au milieu des balles et des quartiers de rochers que l'ennemi faisait pleuvoir sur eux, et se précipitaient sur ces redoutes élevées par la nature, en sabrant les Espagnols qui, épouvantés par tant d'audace, se retiraient en toute hâte sur Madrid. Napoléon les poursuivit et arriva presque en même temps qu'eux aux portes de cette capitale. La résistance y avait été organisée. On se défendit long-temps avec opiniâtreté; soldats et citoyens rivalisèrent de zèle et de courage. Une sorte de fureur patriotique animait les combattants; le fanatisme poussait les Espagnols au martyre. De moins, le crucifix d'une main, l'escopette de l'autre, donnaient eux-mêmes l'exemple. Mais tant d'héroïques efforts devaient être inutiles devant la bravoure et le sang-froid de nos bataillons. Les Espagnols succombèrent, et nos soldats, franchissant des monceaux de cadavres, enlevèrent la position du Retiro après la lutte la plus acharnée dont l'histoire de nos guerres dans la Péninsule fasse mention. C'en était fait de la ville de Madrid, sans Napoléon qui fit proposer aux autorités locales une capitulation que celles-ci s'empressèrent d'accepter pour éviter le plus grand des malheurs, la destruction. Parmi

glorieux champ de bataille; il ne sera plus toléré qu'on rie impudemment à la veille de la *journée du sang*. Les braves qui risquent leurs fortunes et leurs vies imposent désormais la modération aux *habilleurs* du président *légal*. Libre à eux de lui fabriquer des uniformes galonnés, et de les lui faire parvenir, s'ils peuvent! Mais que leur sympathie se borne là, et qu'ils se le tiennent une bonne fois pour dit.

Courage, braves compatriotes! méprisez la grêle impuissante des sarcasmes railleurs; punissez-la hardiment, si elle ose vous affronter: vous êtes dans votre droit. Courage! l'immortalité prépare ses couronnes, et vous les rapporterez glorieusement dans vos foyers consacrés par la victoire. Orbe se fortifie en vain dans des retranchements que vous saurez franchir, la bayonnette en avant; et tous, nous serons là, comme vous, pour affronter la mort et partager votre triomphe. Ad. Delacour.

Parallèle entre la politique française et anglaise.

Le caractère irascible, fier, généreux et pardonnant facilement les offenses, que l'on s'accorde avec raison à attribuer au peuple français, s'est tellement infiltré dans la politique des gouvernements de la France que notre pays est considéré par quelques États comme un enfant colére et mutin auquel il ne faut pas céder pour que son emportement cesse et pour le faire rentrer dans le devoir. Les faits qui se sont passés, il y a peu de temps et que nous allons sommairement passer en revue, viennent à l'appui de ce que nous avançons. En 1829 le dey d'Alger osa frapper de son éventail la figure de notre consul, et la Restauration quelque faible et pusillanime qu'elle fut, ne put résister à l'opinion publique. L'expédition d'Alger fut résolue, l'insulte faite au représentant de la France fut vengée, et si la glorieuse révolution qui en Juillet 1830 précipita du trône le dernier des

les noms que l'empereur lut au bas de la capitulation, il remarqua celui du marquis de Saint-Simon.

Cet officier général est Français, dit-il au prince de Neufchâtel; il a porté les armes contre sa patrie. Qu'il soit arrêté, jugé et exécuté sur-le-champ, selon toute la rigueur de nos lois militaires. Je défends à qui que ce soit d'intercéder en sa faveur.

A un ordre si formel, il n'y avait rien à répondre. Berthier se rendit chez le général Belliard, qui venait d'être nommé gouverneur de Madrid, et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu. Belliard fit valoir quelques considérations en faveur du marquis; il invoqua la capitulation qui avait été ratifiée; le prince de Neufchâtel se borna à lui répondre d'un air consterné:

— L'empereur le veut ainsi.

Il n'y avait plus qu'à obéir. A onze heures du soir, un conseil de guerre est convoqué, et M. de Saint-Simon, qui avait été amené à l'état-major, paraît bientôt devant les juges. C'était un vieillard plus que septuagénaire; sa figure était calme, son langage plein de dignité. Il ne lui avait fallu qu'un instant pour se faire des amis de tous les officiers qui l'entouraient. Devant le

Rois vaincus, n'ont pas rendu la liberté à la France. Le gouvernement français après avoir humilié son ennemi, lui eut pardonné.

Le Mexique lassé de terreur et d'assassiner nos nationaux, et trois fregates suffirent pour mettre en cendres la forteresse de St. Jean d'Ulloa que l'on croyait inexpugnable.

Le Mexique demanda la paix, on la lui accorda, l'indemnité stipulée ne payait pas le quart des frais de la guerre, le traité portait qu'on garderait St. Jean d'Ulloa jusqu'après qu'on payerait, croyez vous qu'on ait agi ainsi? detrompez vous. On rendit le gage à part d'avoir été payé. Encore de la générosité. Plus récemment, lorsque notre pays fit à Rosas l'honneur de croiser le fer avec lui, il tenait ce tyranneau sous sa griffe. Il n'avait qu'à serrer un peu, et le genre humain eût été délivré de ce monstre sanguinaire.

La France a eu encore pitié. On lui pardonna, on lui rendit Martin Garcia, la clef du commerce de tout le haut pays. On se contenta de la promesse d'une indemnité qui n'était pas suffisante pour donner un morceau de pain aux veuves et aux enfants des victimes du tyran de Buenos Ayres. Ce n'est plus de la générosité. C'est une stupide faiblesse.

Un bon homme, nous l'aimons, nous l'estimons. Un bon homme est considéré en France comme un homme faible, comme un imbécille.

La France n'a été depuis quelques années qu'un bon homme.

Dans un prochain article nous mettrons en parallèle la conduite du gouvernement anglais. Nous n'y rencontrerons pas la magnanimité, la générosité de la France, et nous pourrons en conclure que l'Angleterre n'a en vue que ses avantages commerciaux et le respect qu'on doit à ses nationaux. Elle est parvenue à son but, tandis que la France malgré sa force a été jusqu'à ce jour impuissante pour parvenir au même but.

D. C.

A monsieur Thiebaut colonel des volontaires Français, &c.

Monsieur le colonel

A une époque où nous faisons les vœux les plus ardens pour le triomphe d'une cause qui n'est pas seulement celle de l'humanité et de la civilisation, mais aussi celle de l'honneur national, nous eûmes la douleur de voir frustrées toutes nos espérances par le triste et stérile dénouement au quel vint aboutir un blocus de près de trois ans.

conseil, le marquis ne chercha pas à disputer le reste d'une vie qui n'avait jamais démenti le beau nom qu'il portait, et il se borna à présenter à ses juges comme justification du crime qui lui était imputé, le résumé de sa conduite politique qu'il fit en ces termes :

« Fils du marquis de Saint-Simon, je me suis voué dès l'enfance au métier des armes, et je crois en toute occasion avoir agi suivant les lois de l'honneur. Pendant la guerre d'Amérique, j'ai eu la gloire de faire prisonnier l'amiral Cornwallis avec tout son corps d'armée. En 1789 j'ai fait partie de l'assemblée constituante, en qualité de député de la noblesse. Là, je me suis élevé avec force contre le décret qui annulait les titres et les prérogatives de ma caste, en déclarant hautement que je refusais d'y adhérer et que, puisqu'il en était ainsi, j'allais quitter la France. Grand d'Espagne de première classe, naturalisé espagnol depuis 1790, je me suis réfugié dans ce pays où j'ai cru devoir accepter du service. D'honorables blessures, toutes reçues par devant, peuvent attester que je n'ai pas été ingrat envers ma patrie adoptive. Plus tard, et sans qu'aucun désir ait été manifesté par moi, sans qu'aucune démarche ait été faite à mon instigation, le gouvernement français a cru devoir faire rayer mon nom de la liste des émigrés. J'avoue que j'ai profité de cette faveur pour aller à Paris, où j'ai réclamé, de

Mais aujourd'hui que les lois de tout de mé comptes et d'incertitudes qui jusqu'à ce jour avaient si de l'obligeamment arrêté notre élan, nous avons connu enfin que nous ne devions compter que sur nous mêmes, et nous eûmes ces mêmes espérances si cruelle ment déçues, alors que nous nous persuadions être à la veille de les voir réalisées par un résultat bien différent de celui que nous connaissons tous, et qui, loin d'avoir été au profit de l'honneur de l'honneur de la France, a laissé au contraire peser sur nous des maux incalculables, et sur les peuples infortunés, dignes d'un meilleur sort, la plus affreuse et la plus dégradante oppression. Cette fois-ci, nous en avons la confiance, le peuple français qui est toujours fidèle à ses inspirations de courage et de vaillance, ne sera pas au dessous de la tâche que lui impose l'honneur de son pavillon. Il ne sacrifiera point à des vues étroites et mesquines, à des exigences égoïstes les intérêts graves qui sollicitent le concours de tous les hommes d'honneur dans cette lutte engagée entre la civilisation et barbarie.

Je m'applaudis donc, avec vous, monsieur le colonel, de l'empressement et de l'enthousiasme avec lesquels nos chers compatriotes ont répondu à l'appel que vous avez fait à leur bravoure et à leur dévouement à une si belle cause, dont le triomphe aura pour résultat un état de stabilité et de garanties politiques, qui assurera à tout, au commerçant et à l'ouvrier la sécurité et le bien-être.

Tous nous avons à cœur de prendre part à cette œuvre de civilisation, en nous unissant à ce peuple hospitalier, et en le secondant de tous nos efforts, pour le succès d'une entreprise aussi noble, aussi louable, puis qu'elle intéresse tout à la fois l'humanité, notre honneur et notre avenir.

Je m'estime donc heureux, monsieur le colonel, que mes services puissent vous être agréables; je viens vous les offrir sans aucune restriction, et en tant que mon ministère pourra être utile à mes braves compatriotes dont le courage et la résolution font palpiter mon cœur des plus vives émotions, le jour que je me trouverai au milieu d'eux, témoin de leur vaillance et de leur intrépidité.

Agréé, monsieur et estimable compatriote, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur

L'abbé DESOMBRES.

Montevideo, Hôpital de la Charité, 22 avril 1843.

« l'autorité, une expédition officielle de ma radiation; mais pour me la délivrer on a exigé de moi le serment aux constitutions de l'empire; j'ai cru devoir refuser de prêter ce serment, alléguant qu'attaché à l'Espagne, j'étais déterminé à ne jamais abandonner sa cause. Mes observations ayant été soumises au ministre, celui-ci a répondu que le marquis de Saint-Simon, se qualifiant d'étranger, pouvait recevoir l'expédition qu'il sollicitait sans prêter le serment exigé. Je suis revenu en Espagne, et dernièrement, quand il m'a fallu défendre ma nouvelle patrie, ce pays qui m'avait comblé de biens et d'honneurs, me croyant libre et maître de mes actions, je me suis mis à la tête de mes soldats. Vous savez le reste, messieurs. Maintenant prononcez ! »

Malgré la noblesse et la véracité de ce langage, le conseil, pensant que M. de Saint-Simon, par le seul fait de sa radiation de la liste des émigrés, n'avait pu perdre la qualité de Français, même après son refus de prêter serment aux constitutions de l'empire, crut devoir lui faire l'application de la loi, et la peine de mort fut prononcée à l'unanimité. A cette nouvelle, la fermeté du marquis ne se démentit pas; à voir sa belle figure et l'air abattu de ses juges, on eût dit que les rôles avaient changé.

Cependant Mlle de Saint-Simon, en apprenant l'arres-

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser est une preuve touchante de la bonté de votre âme et des principes de charité que vous apportez dans l'exercice de votre digne et saint ministère. Ni mes compatriotes ni moi, n'avions besoin de ce nouveaux témoignage de votre part, pour rendre hommage aux sentiments que vous professez et qui attirèrent malheureusement un jour sur votre tête le courroux d'une administration sanguinaire. Si, pendant votre résidence à Buenos Ayres, le Dictateur Argentin dans son impuissance de changer la nature de vos principes, vous a aussi choisi dans sa rage pour une de ses victimes, votre existence en a souffert beaucoup, il est vrai, mais votre souvenir n'en est que plus profondément gravé dans le cœur de tous les gens de bien qui vous y ont connu.

J'accepte avec émotion, Monsieur, en mon nom comme en celui de mes braves camarades les offres que vous voulez bien nous faire, et vous prie en même temps de recevoir au nom de tous la certitude de notre reconnaissance.

THIEBAUT.

Monsieur l'abbé Théophile Desombres, à l'Hôpital de la Charité.

VOLONTAIRES FRANÇAIS.

DEUXIEME BATAILLON.

Voltigeurs.

M'étant déjà réuni à tant de cœurs dignes d'être français, j'ai rempli une liste de braves, et je me sers de la voie du journal pour prévenir tous ceux qui ne seraient pas enrôlés jusqu'à ce jour de passer chez moi, rue Buenavista, maison Lima où ils trouveront des amis tous voués à la noble cause que nous défendons. Puisque c'est notre liberté !....

Le capitaine,

DULAC.

NOUVELLES DU SOIR.

—La chambre des représentants de Buenos-Aires, doit de reunir le 28 pour s'occuper de la note collective de MM. Mandeville et de Lurde en date du 16 Décembre dernier.

—Mr. Mandeville a fait savoir au Commodore Purvis qu'il approuve complètement sa conduite.

tation de son père, était accourue à l'état-major pour savoir le motif de cette mesure. Elle était assise au milieu d'un groupe d'officiers à qui elle avait su commander le respect et l'intérêt. Ceux-ci, tout en lui laissant entrevoir la gravité de l'accusation qui pesait sur le marquis, lui prodiguaient des consolations et s'efforçaient de faire naître dans cette âme angélique un espoir qu'ils étaient loin de partager. Mais quand la condamnation de son père fut connue, quoi qu'on évitât de lui en laisser pressentir le triste dénouement, elle comprit aux figures attristées des officiers qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Elle allait les interroger, lorsque le général Belliard entra dans le salon pour demander l'aide-de-camp de service. Aussitôt, Mlle de Saint-Simon s'élança vers lui, et lui saisissant le bras.

—Général, lui demande-t-elle d'une voix tremblante, où est mon père? qu'est-il devenu? quel crime peut-il avoir commis? Menez-moi vers lui, je vous en conjure!

Belliard hésitait à lui dire toute la vérité; mais enfin, vaincu par les instances de la jeune fille, il lui répond, en cherchant à maîtriser l'émotion qu'il éprouve :

—Eh bien! oui, mademoiselle, il faut vous l'avouer, M. de Saint-Simon vient d'être condamné pour avoir porté les armes contre l'armée française, contre sa patrie. Mais, croyez-moi, tout espoir de le sauver n'est pas perdu.

— Une personne bien informée nous a assuré que *Orbe* a fait appeler *Pacheco* pour prendre le commandement de l'infanterie, et qu'il le remplacera dans le commandement de la cavalerie.

— Le consul étranger, dans nous parlant hier, en reproduisant un article du *Nacional* est *Mr. Pichon* nous lui prouverons notre assertion, s'il le désire.

— Nous garantissons l'exactitude suivante : qu'un *Brutus* ayant reçu chez *Mr. Pichon* un pot de vin pour quatre, est éré dans une boutique pour demander le change le commis plaisant à celui qui lui présentait le potacon d'autre soulevé son *ponche* lui montre la *giberne &c.* lui dit : *Mr. le Consul est assez bon pour porter à mes menus plaisirs ;* comme volontaire français, j'ai ma ration, et je marcherai comme les autres.

FAITS DIVERS.

Les pluies continuelles ont amené un débordement de Lisle, à Péligueux, qui a causé de grands dommages dans le faubourg de cette ville et dans les campagnes environnantes. Le 14, la rivière charroyait depuis deux jours des planches, des barriques et des animaux noyés.

Le niveau de la Seine s'est élevé, depuis hier, de 25 centimètres. Il ne s'en faut que de trois décimètres pour qu'il atteigne la hauteur de cinq mètres aux éolles des ponts. L'eau commence à pénétrer dans les établissements de *Beccy* ; à *Coubevoiselle* est arrivée au point culminant de la chasée ; elle déborde dans les bas-fonds de *Issy* et dans la plaine entre *Ghaton* et *Rueil*. Le fleuve roule des débris tels que planches et poutres, ce qui annonce de grands ravages dans la haute Seine.

On écrit de *Besançon* que le 13 le vent a renversé des cheminées et déraciné des arbres. Une voiture a été culbutée, et celui qui la conduisait a été grièvement blessé.

On écrit de *Verdun* que la diligence venant de *Paris* a été renversée par le vent. Les voyageurs en ont été quittes pour la peur.

Les journaux de *Bordeaux* annoncent que le 12 la crue des eaux a été telle, que le courrier de *Toulouse* a été obligé, à *Aiguillon* et à *Dérons*, de se servir d'un bateau. Le même jour, le vent était si violent qu'un clocheton de la cathédrale *Saint-André*, d'un mètre de hauteur sur 40 centimètres de circonférence, est tombé d'une hauteur de 16 mètres environ.

Non loin de *La Teste*, dans les *Landes*, une

— Ah ! monsieur, s'écrie-t-elle en proie au plus violent désespoir, sauvez mon père ! sauvez-le, ou je meurs avec lui !

— Hélas ! ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir. Cependant, dussé-je encourir toute la colère de l'empereur, je vous aiderai à obtenir la grâce de votre père. Malgré les ordres que j'ai reçus à son égard, je vais ordonner que l'exécution de l'arrêt soit suspendue. Mais il vous faut monter sur-le-champ dans ma voiture avec un de mes officiers, et tâcher d'arriver jusqu'à l'empereur, qui doit passer la revue de sa garde à la pointe du jour. Partez, mademoiselle, le ciel et votre piété filiale feront le reste.

Puis *Belliard* appelle un capitaine d'état-major :

— Monsieur *Rastoul*, lui dit-il, vous allez monter dans ma voiture avec *Mlle de Saint-Simon* ; vous vous rendrez à *Chamartin*, où la garde doit être en ce moment. Tuez mes chevaux, s'il le faut, mais faites en sorte d'arriver avant que l'empereur ait achevé son inspection. Il vous faudra percer jusqu'à lui, entendez-vous bien, pour que mademoiselle, que je confie à votre honneur, puisse lui parler. Allez, monsieur, vous n'avez pas une minute à perdre : il s'agit de la vie d'un homme !

On part et on arrive au moment où *Napoléon* passait devant la dernière ligne de ses grenadiers. *Mlle de Saint-Simon* s'élança de la voiture, court, se précipite à

maison et s'élance ainsi qu'un hennin à nos pieds. Vingt-cinq monts ont été écrasés

VARIÉTÉS.

Chroniques de la mer.

JACQUES AVERY.

(Suite).

Cette grande cité maritime, composée de trois cités (ce qui l'a fait appeler un *Rendez-vous de Villes*), était dès le règne de *Guillaume d'Orange*, le port militaire le plus important de la Grande-Bretagne. Cependant elle n'avait point encore cette régularité géométrique si enviée par les hommes de progrès du continent, et qui donne à nos villes modernes de l'Angleterre, l'aspect d'immenses parcs de maisons passés au noir de fumée. *Plymouth* était mal bâtie, c'est-à-dire que ses quartiers étaient déshérités des charmes de la ligne droite et des grâces de la perpendiculaire : plus d'une rue y serpentait capricieusement, sans égard pour l'axiome qui nous enseigne le chemin le plus court ; plus d'une maison avançait sur la voie publique, ses étages à pans de bois ou ses corniches sculptées, privant ainsi les passans, selon l'occurrence, de pluie ou de soleil ; enfin, l'entrée du port était déshonorée par une centaine de cabanes à toits fumeux et moussus, devant lesquels *Vau O tade* aimait tant à placer une vieille femme, éclairée par un coucher de soleil, ou quelque marin à jambe de bois, regardant jouer des enfans.

Ce quartier était, à la vérité, plus beau à peindre qu'à visiter, et sa destruction eût été moins regrettable pour la morale que pour le paysagiste ; car la plupart des huttes qui le composaient n'étaient habitées que par des taverniers ou des filles de joie. C'était là que les matelots anglais venaient, au retour de leurs expéditions lointaines, perdre, comme ils le disaient, le goût du *chat à neuf queues* (1) et de la vie salée ; c'était là qu'ils touchaient à leur arrière de plaisir, en se livrant à des excès aussi prodigieux que les privations qui les avaient précédés.

Or, le jour où commence notre récit, la taverne du *Peck d'Argent* retentissait de cris joyeux poussés par une troupe de jeunes marins et par une demi-douzaine de femmes de mauvaise vie. Grâce à ces aimables infirmités, comme les eût appelés le poète *Dryden*, et aux flots du gin déjà versé, les braves matelots de *Geroges Rook* avaient complètement oublié le cruel échec que *Tourville* venait de leur faire subir, et ne songeaient qu'à se dédommager de six mois de continence et de sobriété forcée. Le *Rule Brianna* lui-même avait fait place à des chants sublimés ; la vieille Angleterre était détronée pour *Jean-Grain-d'Oge*, et la liberté des mers momentanément abandonnée au monde ; le lion britannique était ivre !

Les pintes venaient d'être emportées par le tavernier pour être remplies une dixième fois, lorsqu'un nouveau personnage entra au *Peck d'Argent*.

C'était un homme d'environ cinquante ans, pâle,

(1) *Martinet* à neuf cordes, dont on frappe les matelots anglais.

l'étrier de l'empereur, tombe sur les genoux et s'évanouit, après s'être écrié d'une voix déchirante ;

— Grâce ! sire, grâce !

Napoléon s'arrêta, tourne la tête, et fronçant le sourcil, demande avec un geste d'humeur :

— Quelle est cette jeune femme ? que veut-elle ?

Alors le capitaine *Rastoul* s'avance et répond :

— Sire, mademoiselle est la fille du marquis de *Saint-Simon*, condamné à mort cette nuit. Le général *Belliard* a pris sur lui de suspendre l'exécution, et moi-même j'ai...

— J'avais donné des ordres ! interrompit l'empereur d'une voix terrible.

— Sire... balbutie le capitaine.

— C'est assez, monsieur, retirez-vous !

Mais en disant ces mots, *Napoléon* avait jeté les yeux sur *Mlle de Saint-Simon*, étendue sans mouvement aux pieds de son cheval, et tout aussitôt son regard s'était adouci ; il avait fait un geste de bienveillante pitié, en disant, de cette voix brève qui lui était habituelle dans les occasions de ce genre :

— Messieurs, qu'on ait le plus grand soin de *Mlle de Saint-Simon*, et qu'on lui dise que la peine de son père est commuée.

Puis il avait imprimé à son cheval un léger mouvement et s'était éloigné lentement, mais non sans tourner

la tête pour s'assurer que cette fois ses ordres étaient ponctuellement exécutés.

En effet, la sentence de mort du marquis fut changée en une détention dans la citadelle de *Besançon*. Là, le dévouement de sa fille fut admirable. Elle avait obtenu la faveur d'être renfermée avec son père, renonçant ainsi au monde et aux partis brillants qui déjà s'étaient offerts pour elle. Lorsque les événemens politiques de 1814 vinrent rendre la liberté à *M. de Saint-Simon*, celui-ci, toujours accompagné par cet ange gardien de sa vieillesse, retourna à *Madrid* où il mourut bientôt après. Avec 1815 arrivèrent les mauvais jours. Le général *Belliard*, accusé et en carcé à son tour, dut à la reconnaissance de la famille du marquis de *Saint-Simon* les consolations et les espérances qu'il reçut dans sa prison (1).

Emile MARCO DE SAINTE-HILAIRE.

(1) C'est à l'obligeance de *M. le commandant Vinst*, neveu et aide-de-camp de *Belliard*, le même qui vient de publier les mémoires si intéressans de ce général, que nous devons la communication de cette anecdote qui honore à la fois le caractère du capitaine *Rastoul*, la famille du marquis de *Saint-Simon* et celle d'un des plus illustres lieutenans de *Napoléon*.

— Vous avez donc touché votre solde de mer ?
— Et nous voulons la dépenser jusqu'au dernier farthing. Il faut bien s'indemniser de ce que l'on a souffert ; après la diète, l'abondance ! Nous mettons nos vices au vert, comme dit le révérend Purrey, et nous les laissons paître à leur faim. Malheureusement, la bourse est légère ; nous n'avons eu ni gratifications, ni parts de prise....

(La suite au prochain numéro.)

REMATE.

POR RAFAEL RUANO.

En la cuadra de la fabrica de belas de molde frente al cementerio viejo que estará señalada con la bandera del martillo. El jueves 27 á las 11 en punto se venderán precisamente en la mas alta postura por orden el Señor Juez de intestados los bienes del finado D. Pio Estanislao Garcia y Suce.

Un baul con ropa de uso, cantidad libros y utiles para la enseñanza de las primeras letras, libros impresos, un reloj de plata, varios cuadros, cuatro bancos de pino para escuela, ocho sillas de madera, una mesa y un estante de pino y muchas otras menudencias.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 25 avril

Maldonado, barque française *Fauvette*.
Buenos-Ayres, paquebot anglais *Spider*, suit pour Rio-Janeiro.
Colonia, goelette de guerre anglaise.

En partance.

Soumaque sardo *Consolation*, pour Rio Grande.
Polacre sardo *Precurseur*, pour Gènes.
Barque française *Diane*, pour Bordeaux.
Brick espagnole *Hercule*, pour Espagne.
Brick anglais *Aline*, pour Valparaiso.
Brick espagnol *Quacar*, Buenos Ayres.

AVIS.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Avis aux Marchands Bouchers.

Ceux qui voudront soumissionner pour fournir de la viande fraîche à la Legion Francaise, se présenteront à l'Etat Major, rue San Carlos, près le Cabildo.

Avis aux Boulangeries.

Les boulangeries qui voudraient traiter pour la fourniture du pain journalier nécessaire à la Legion, sont invitées à se présenter à l'Etat Major de ce corps où il leur sera donné connaissance des conditions du marché.

Avis au Commerce.

Tous ceux qui auraient à vendre de la viande salée sèche ou en bariils, haricots, ris, vin de Bordeaux, cañe, tabac, bois à brûler et autres

objets de consommation, sont invités à présenter leurs échantillons avec les plus justes prix à l'Etat Major de la Legion, rue San Carlos, à côté du Cabildo:

Tout doit être de bonne qualité.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français, Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie
POYSEINJEAN.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

24me. compagnie dite de la

COCARDE

chez M. Rouillier. [Sénateur]
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les français demeurant en dehors du Marché et qui voudront faire partie de la troisième compagnie sédentaire sont invités à aller se faire inscrire chez M. Raimond, capitaine de cette compagnie, à côté du café de l'Immortel.

2me. compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes né-

cessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la denomination de M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

Tous les Français faisant partie de la première compagnie sont priés de se faire inscrire chez Mr. Pélabère, rue San Francisco, Maison Laporte, et ceux faisant partie de la seconde chez M. Aubriot, rue de los Pescadores.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du Pavillon Français.

Les ouvriers menuisiers et charpentiers faisant partie du régiment des Volontaires Français sont invités à se mettre aujourd'hui à midi, à la disposition du lieutenant Sicard pour des travaux urgents à la casernes. Leur travail leur sera payé.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

AVIS.

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Plane frères rue des Juifs, n. 38, de midi à deux heures, pour affaire qui l'intéresse

Monsieur Désiré Bocciardi, capitaine de la 5e compagnie des Volontaires Français 2e bataillon, demeure rue des Fossés du Marché à gauche, maison Caseaux. Avis aux Français qui désireront faire partie de cette compagnie.

AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de St. Pedro ou du Porton, maison de Do. Benito Blanco, à la seconde porte en montant vers la Buena-Vista sur la droite, on a reçu de France depuis quelques jours une certaine quantité de haricots, d'excellente qualité qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré, comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions. S'adresser à Mr. LANSAC, au dit magasin.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.